

# NATION ET LIBERTÉ

**Minimum doctrinal  
du Carrefour de l'Horloge**

*suivi de*

**Les dix maîtres à penser du national-  
libéralisme**

Le minimum doctrinal du Carrefour de l'Horloge a été  
adopté par le conseil d'administration le 26 mars 2024.

Éditions CDH, 4 rue de Stockholm, 75008 Paris.

Droits réservés pour tous pays.

ISBN : 979-10-415-4698-5

## MINIMUM DOCTRINAL DU CARREFOUR DE L'HORLOGE

Pourquoi un minimum doctrinal ? Tout en respectant la nécessaire et féconde diversité des points de vue, un cercle de réflexion politique comme le nôtre doit être un lieu de rencontres amicales pour des hommes unis autour d'une analyse et d'un idéal communs, et désireux de servir leur pays. On ne trouvera pas ci-après le résumé d'une doctrine complète, mais les grandes lignes de la démarche suivie par le Carrefour de l'Horloge, anciennement dénommé « Club de l'Horloge », depuis sa fondation en juillet 1974. Certains principes s'en dégagent sans doute. Ce sont des motifs d'agir, des ouvertures pour l'avenir, des raisons d'espérer : la France aujourd'hui a besoin de notre engagement.



# Sommaire

**Nation et liberté**

*page 7*

**Les dix maîtres à penser du national-  
libéralisme**

*page 31*



# NATION ET LIBERTÉ

## I. L'héritage et l'enjeu

### A. L'héritage

Nous sommes des héritiers : cette vérité évidente, admise par tous les peuples et en tous les temps, semble curieusement méconnue à une époque où les progrès de la science ne cessent de l'approfondir. L'homme, comme être vivant, est le produit d'une longue évolution biologique, dont il porte en lui la mémoire. Le patrimoine génétique que l'individu tient de ses ancêtres établit son identité en réglant ses relations avec son environnement. Grâce aux lois de la reproduction sexuée, cette dotation initiale dont chacun hérite au moment où il est conçu est une création originale, qui n'est pareille à nulle autre (hormis le cas des vrais jumeaux). Ainsi, nous sommes à la fois « autres » et « mêmes », autonomes et déterminés.

Puis, après sa naissance, l'enfant reçoit l'héritage culturel véhiculé principalement par la langue maternelle que ses parents lui transmettent. Avidé de savoir, il cherche à comprendre et ne cesse de s'instruire. Mais, ce faisant, il assimile des valeurs, c'est-à-dire des règles qu'on ne peut expliquer entièrement et qui apparaissent en elles-mêmes comme des fins. Ces données ancestrales sont le fond des phénomènes sociaux, comme l'a montré Vilfredo Pareto.

Arrivé à l'âge adulte, l'homme fait, se retournant vers lui-même, se sait riche d'une expérience qui le dépasse infiniment, quelles que soient ses qualités personnelles – fût-il même un génie ! Le progrès, individuel ou collectif, n'est possible qu'en tirant parti de cet héritage pour essayer d'aller plus loin. Ceux qui voudraient abolir le passé au nom d'un « avenir radieux » se trompent et nous trompent. Ils sont comme des nains juchés sur les épaules des géants qui les ont précédés, grisés d'être arrivés si haut.

## B. L'enjeu

L'amour de la **patrie** traduit la reconnaissance intime qu'on éprouve envers un héritage séculaire. Nous sommes attachés par de multiples liens au sol où les nôtres ont vécu avant nous. L'idéal de la **nation** a mis en forme ce simple sentiment. La nation est formée des morts, des vivants et de ceux qui vont naître. Elle est une communauté de destin formée pour durer dans l'histoire, fondée sur les liens du sang et constituée autour d'une ethnie prépondérante sur un territoire continu. La nation française, pour sa part, est née au XI<sup>e</sup> siècle, à l'issue d'un synécisme celto-romano-germanique, autour de l'ethnie française, sur le territoire du royaume capétien, les Gaulois étant des Celtes et les Francs des Germains. La nation française est donc d'origine indo-européenne. En effet, les Celtes, les Romains et les Germains appartenaient tous à la famille des peuples indo-européens, descendant du peuple indo-européen indivis qui vivait

en 3000 av. J.-C. dans les plaines au nord de la mer Noire avant qu'il se lançât à la conquête du monde.

Conscient de ses devoirs envers la nation, le citoyen ne s'en situe pas moins habituellement dans plusieurs cercles d'appartenance qui sont autant de petites patries incluses dans la grande. L'identité nationale est d'autant plus forte qu'elle peut s'appuyer sur le vécu des identités locales. Dans patrie, il y a « père » (*pater*), dans nation, il y a « naissance » (*natio*) : la patrie et la nation représentent ces lignées d'hommes et de femmes qui, par l'hérédité et la tradition, ont fait de nous ce que nous sommes.

La nation est un mythe incarné dans l'histoire. Il faut qu'elle soit un idéal vivant dans la conscience des citoyens. Cet idéal de la nation et, par voie de conséquence, la nation elle-même, ne peuvent se maintenir sans la conscience des origines et sans une compréhension minimum des conditions d'existence de la communauté nationale.

Aujourd'hui, le péril n'a jamais été si grand de perdre le sens de notre identité nationale. Le **cosmopolitisme** récuse la nécessité des frontières, ainsi que la distinction du national et de l'étranger, sans laquelle la nation commence à se dissoudre dans le genre humain, pour laisser bientôt la place à des peuples plus résolus. C'est pourquoi il est urgent de nous réapproprier notre héritage. En cela, la tâche est pour nous la même que pour les autres nations occidentales, qui font face à la même entreprise de subversion et aux mêmes facteurs de décadence. Les Français sont placés devant un choix crucial entre la fidélité à un glorieux passé ou, au contraire, le reniement, le subjectivisme et l'aliénation, où certains ont l'illusion de trouver la liberté. La France et les autres nations occidentales vont-elles survivre, malgré les entreprises de leurs ennemis ? Tel est l'enjeu de la guerre idéologique dont notre pays et l'Occident sont aujourd'hui le théâtre. Comme l'ont enseigné Carl Schmitt et Julien Freund,

l'essence de la politique est la désignation de l'ennemi. Pour les Français attachés à l'identité nationale, l'ennemi principal est aujourd'hui la superclasse mondiale qui s'est formée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et qui a fait du cosmopolitisme l'idéologie dominante. Contre la subversion des identités nationales, qui consonnent dans l'identité culturelle de l'Occident, il faut résister et contre-attaquer sur le terrain même où la lutte a d'abord été engagée, celui de la science, pour poser les bases d'une action politique consciente de ses finalités.

## II. Analyse scientifique opposée à l'utopie égalitaire

### A. Conception de l'homme

« *Toute politique implique une certaine idée de l'homme* » (Paul Valéry). **La gauche, expression idéologique de l'utopie égalitaire**, est écartelée entre deux pôles antagonistes, le collectivisme et le cosmopolitisme. Le cosmopolitisme, qui tire ses origines de l'Antiquité grecque, puisqu'il fut inventé vers 350 av. J.-C. par un philosophe d'Athènes originaire d'Asie mineure, Diogène le cynique, a supplanté le marxisme, forme moderne du collectivisme (inventé pour sa part bien plus tard, au VI<sup>e</sup> siècle, par l'Iranien Mazdak), après la « révolution culturelle » de 1968, pour devenir l'idéologie dominante mondiale. L'utopie égalitaire commune à ces deux formes de la gauche est fondée sur une anthropologie (conception de l'homme) qui fut théorisée par Jean-Jacques

Rousseau. Selon celui-ci, l'homme, bon par nature, serait corrompu par la société. L'origine du mal ne serait pas à chercher dans l'homme lui-même, mais dans la société, qu'il conviendrait de reconstruire sur des bases entièrement nouvelles en faisant table rase du passé. La conception de l'homme qui s'est peu à peu dégagée des progrès de la science est tout à fait opposée à celle de l'utopie égalitaire. Il ne faut pas s'en étonner. La science est fondée sur le « postulat d'objectivité de la nature », selon l'expression de Jacques Monod, et elle est donc, dans son principe, indifférente aux idéologies en général et à celles de la gauche égalitaire en particulier. Jacques Monod a dénoncé le marxisme, qui se prétend frauduleusement « scientifique », et il a affirmé à bon droit que celui-ci était en réalité un « animisme », c'est-à-dire une transposition à la nature du caractère projectif de l'esprit humain. Cette analyse peut être appliquée à toutes les doctrines de la gauche, qui est par définition en contradiction

avec l'objectivité scientifique. Voici donc ce que la science nous enseigne sur l'homme.

➤ L'homme apparaît comme un être immature (phénomène de néoténie défini par Louis Bolk). Toute sa vie, il reste un éternel enfant, curieux d'apprendre et désireux d'agir.

➤ Il est donc ouvert au monde ; il peut apprendre et désapprendre, acquérir des habitudes et en perdre. Fixée par l'hérédité et l'éducation, sa personnalité ne peut changer, mais son comportement peut évoluer en fonction du résultat de ses propres actes. De ce fait, l'homme est un être risqué, fragile, qui peut progresser, comme il peut tomber en décadence.

➤ Cette ouverture au monde ne signifie nullement que le bagage héréditaire de l'homme soit pauvre. Au contraire, un programme ouvert, susceptible de s'adapter aux circonstances, contient bien plus d'information qu'un programme fermé, comme le note Konrad Lorenz. « *Spécialiste de la non-*

*spécialisation* », l'homme est particulièrement **riche d'instincts**.

➤ L'homme tire de ses instincts – notamment d'une agressivité aux expressions multiformes – un potentiel d'énergie qui lui donne les moyens d'être autonome. Mais il lui faut, pour être libre, se doter d'une **volonté**, c'est-à-dire d'une « *force d'intégration transformant la multiplicité chaotique des instincts concurrents en un tout cohérent* » (*La Politique du vivant*, Albin Michel, 1979, page 195). Pour réaliser cet ordre intérieur, il a un besoin vital des disciplines, autant que des valeurs éthiques et esthétiques, qui lui sont fournies par la famille et la société, et qui sont pour lui une « seconde nature » : cette dernière s'ajoute à sa nature biologique et doit être en harmonie avec elle. « *L'art est la nature de l'homme* », a déclaré très justement Edmund Burke. Hippolyte Taine a complété cette formule en faisant voir dans l'œuvre des artistes le miroir de l'âme populaire.

➤ La liberté n'est donc pas un principe d'indétermination ou la possibilité de créer sa propre

nature, ce qui n'aurait pas de sens. Elle est dans la faculté de se réaliser en intériorisant un ordre extérieur qui soit suffisamment en concordance avec son intime nature. Cela suppose habituellement que l'on ait pris conscience d'appartenir à une communauté formée par la vie et par l'histoire. L'individu sans attaches, en revanche, ne peut s'épanouir dans une société qui n'est pas faite pour lui, où son âme s'étiole dans les méandres de l'esprit.

➤ La liberté revêt ainsi un double aspect : la *liberté positive* réside dans le jeu intérieur d'une volonté constituée ; la *liberté négative* consiste simplement en l'absence d'obstacles extérieurs. La politique ne doit pas sacrifier l'une à l'autre, soit qu'elle favorise la licence des mœurs, soit, au contraire, qu'elle impose une discipline militaire, mais créer les conditions de leur commun épanouissement.

## B. Conception de la société

### 1) Ordre et règles

Pour acquérir une volonté d'homme libre, on doit obéir à de multiples *règles*, implicites ou explicites, qui proviennent du milieu culturel. Elles constituent des institutions organiques, comme la famille et l'État, des pratiques sociales, comme le langage, le droit, ou les simples manières, ou encore des valeurs morales, comme la justice, l'honneur, l'honnêteté... (Les règles peuvent être qualifiées de valeurs en raison de leur statut, d'institutions en raison de leur importance, de traditions en raison de leur origine...)

Selon le point de vue pseudo-rationaliste (ou « *constructiviste* », dans la terminologie de Friedrich August von Hayek), les règles nécessaires au fonctionnement de la société pourraient être déduites de quelques principes évidents par eux-mêmes. Or, partant de considérations sur l'économie,

l'école autrichienne (Ludwig von Mises, Hayek) a prouvé que nul ne pouvait disposer d'une connaissance suffisante de la société en vue de la reconstruire selon ses plans. La révolution socialiste est donc une imposture, qui ne peut réaliser les intentions de ses auteurs, mais se révèle nécessairement une catastrophe. Gustave Le Bon et Vilfredo Pareto avaient déjà établi que ce résultat était inéluctable en se plaçant sur le terrain de la psychologie et de la sociologie, plutôt que sur celui de l'économie.

Cette analyse ne justifie pas l'immobilisme, car les règles sociales doivent s'adapter au renouvellement des générations et aux changements de circonstances. La création de règles est parfaitement justifiée pourvu qu'elles s'intègrent dans un ordre existant qui fait système.

*L'ordre social* est fait d'un tissu de règles, valeurs et traditions, qui récapitulent une immense expérience acquise de génération en génération, laquelle n'est jamais entièrement déchiffrable. C'est

ainsi que le bon usage de la raison scientifique redécouvre les limites mises à la connaissance rationnelle par la complexité du monde. La *transcendance* et le *sacré* sont des barrières que la sagesse fixe à la démesure pseudo-rationaliste, en instituant les valeurs nécessaires à l'ordre social. (Il en va ainsi, par exemple, du droit de propriété : selon la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, la propriété est un droit inviolable et sacré ; pour la morale, le vol est une faute ; pour la religion, il est un péché. La famille, la patrie, s'appuient davantage encore sur des préceptes de nature morale ou religieuse.)

## 2) **Modèle des trois fonctions**

L'identité d'un peuple est d'autant plus forte qu'il a gardé, ou recouvré, la mémoire de ses origines. La découverte (par Georges Dumézil, en 1938) de l'ancienneté et de la pérennité du modèle des trois fonctions est donc pour nous du plus haut intérêt. Selon cette antique tradition des

sociétés indo-européennes dont nous sommes les descendants et les héritiers, l'ordre social est fondé sur l'équilibre de trois fonctions hiérarchisées :

**1. fonction souveraine**, sous deux pôles complémentaires, l'un fondateur – « royal » et politique – (1A), l'autre régulateur – « sacerdotal » et juridique – (1B),

**2. fonction guerrière**,

**3. fonction productive et reproductive** (s'y rattachent les divers domaines qui concourent au développement quantitatif de la société, qu'il s'agisse de l'économie ou de la population).

Chacune des trois fonctions et chacun des pôles de la première fonction repose sur des valeurs propres, telles que la grandeur, la magnificence, la miséricorde, l'espérance (1A), la foi, la prudence, la sagesse, la justice (1B), la prouesse, la force, le courage (2), la charité, la tempérance, la largesse, la pudeur, la pureté, l'honnêteté (3)... Il y a aussi des valeurs trivalentes, qui se rattachent à

chacune des trois fonctions, comme l'honneur et la fidélité.

Ce modèle n'a été observé que chez les peuples indo-européens d'Europe et d'Asie. Il contribue à élucider la crise que traversent les sociétés occidentales et qui paraît trouver sa source dans la prépondérance des valeurs productives (troisième fonction) et dans le déclin des valeurs souveraines et guerrières. C'est alors que s'établit une société unifonctionnelle. Dans cette confusion générale, l'État prétend régenter la culture, aussi bien que l'économie, alors qu'il n'assume plus ses missions : établir l'ordre public, garantir la sécurité. Il est nécessaire de réactualiser le modèle des trois fonctions, non pour « remodeler » la société, mais pour la rééquilibrer. L'économie souffre elle-même de la confusion entre les prérogatives de l'État (qui relèvent des première et deuxième fonctions) et le rôle de l'entreprise (troisième fonction). Pour libérer l'économie, il faut ramener l'État à sa sphère propre, en sorte qu'il établisse l'ordre public et

garantisse le droit de propriété, ainsi que l'exercice de la liberté individuelle, au lieu d'intervenir dans les affaires privées, sous réserve de la protection des intérêts nationaux – à l'égard de l'étranger en particulier.

### **III. Idéal républicain opposé à la doctrine cosmopolite**

#### **A. La France en Occident et dans le monde**

La France appartient à la civilisation occidentale, « *civilisation de la Personne* » ou encore « *civilisation de l'Incarnation* », façonnée par le christianisme, fondée sur une conception de l'homme et de la société qui pose la liberté individuelle en principe. En cette étape de notre histoire, l'union de l'Europe, telle qu'elle fut conçue par Jean Monnet et telle qu'elle est mise en œuvre par les institutions européennes, est une utopie désastreuse qui vise à la

dissolution des nations dans un magma sans frontières. Cette entreprise funeste doit laisser la place à une libre coopération entre États souverains qui pourrait conduire à une alliance dans les domaines économiques, diplomatiques et militaires, laquelle les affranchirait enfin de l'hégémonie des États-Unis d'Amérique.

Pour recouvrer, avec la maîtrise de leur destin, la place qui leur revient dans l'histoire, les nations occidentales d'Europe, que rapprochent la géographie et la culture, ont le plus grand intérêt à coopérer en politique extérieure. Elles devront accomplir pour leurs armées un effort qui soit à la mesure des dangers. Ces nations doivent se donner les instruments de l'indépendance et de la puissance militaires pour protéger leurs frontières et intervenir, si nécessaire, là où leurs intérêts sont menacés.

## B. Notion de république

Comme l'a enseigné Jean Bodin (1576), nous appelons « république », du latin *res publica*, **tout régime politique voué au bien commun du peuple** et qui, en conséquence, défend la souveraineté de la cité ou de la nation, homologue moderne de la cité antique, en même temps que son identité raciale et culturelle – que ce régime soit monarchique, aristocratique ou démocratique.

➤ La nation s'appuie sur l'État, mais ne se confond pas avec lui ; l'État n'est qu'un instrument au service de la nation.

➤ Les lois ordinaires votées par le parlement sont subordonnées à la constitution, qui exprime la volonté du peuple. Il ne convient pas cependant que le dernier mot en matière de constitutionnalité revienne à des juges, car c'est au peuple lui-même de trancher, d'où la nécessité d'instituer le référendum d'initiative populaire, susceptible notamment

d'abroger une loi ou une décision du conseil constitutionnel.

➤ Pour tenir sa place, l'État ne doit pas se substituer à la nation et produire une législation (ou réglementation) abusivement complexe et envahissante, en prétendant reconstruire l'ordre social dans un esprit pseudo-rationaliste. La souveraineté de la nation trouve souvent une meilleure expression dans les normes patiemment façonnées par la *coutume* et la *jurisprudence* que dans les règles laborieusement fabriquées par les fonctionnaires et les parlementaires. Force doit rester à la loi, certes, et les tribunaux ne devraient pas pouvoir juger *contra legem*, sous peine de forfaiture – encore faut-il que le législateur soit conscient de ses limites ou que le peuple, par voie de référendum, puisse les lui rappeler.

➤ La **démocratie** est essentielle à la république moderne, car les citoyens, par leur vote, surtout s'il s'agit des sujets essentiels, ont habituellement une meilleure conscience des intérêts vitaux de la

nation que certaines élites, qui tendent à accaparer le pouvoir en formant des castes coupées du sentiment populaire. Encore faut-il que les représentants du peuple le représentent vraiment, au lieu de le trahir une fois qu'ils ont été élus. Il faut donc donner la parole au peuple par voie de référendum afin de contourner l'oligarchie, qui s'appuie sur les media pour vider la démocratie de son contenu (notion de *pseudo-démocratie*).

➤ La **liberté individuelle** est une condition de la souveraineté nationale. D'une part, cette liberté est nécessaire à l'exercice de la démocratie. D'autre part, pour que l'État soit de fait au service de la nation, il importe qu'il n'empiète pas sur les affaires privées : chaque citoyen doit être comme souverain dans la sphère d'autonomie individuelle qui lui est reconnue par le droit. La souveraineté de la nation débouche sur l'exigence de la liberté individuelle.

### C. Vue perspective du paysage idéologique

La vraie « tradition républicaine », qui a peu de rapports avec le régime politique qui s'est imposé en France depuis la révolution cosmopolite de 1968 et la loi Pleven de 1972 (laquelle a banni la préférence nationale et créé le délit d'opinion), est une synthèse des valeurs nationales et libérales, un **libéralisme national** ou **national-libéralisme**. Elle s'était formée jadis par opposition à certaines conceptions de l'Ancien Régime (l'ancien traditionalisme), en proclamant la souveraineté de la nation et en demandant la séparation de l'Église et de l'État. Aujourd'hui, le contexte politique a bien changé. Seule la gauche égalitaire, qu'elle soit collectiviste ou cosmopolite, est un danger pour l'idéal républicain, dont elle ose se réclamer, alors qu'elle en est la négation, étant l'ennemie de la liberté individuelle et de l'identité nationale. Celui-ci doit être développé et approfondi dans cette

perspective. Débarrassé de toute contamination venue de l'idéologie égalitaire, il doit en revanche réintégrer le respect critique et exigeant des traditions que commande l'analyse scientifique de l'évolution des sociétés. Le nouveau traditionalisme, de son côté, ne s'oppose pas au principe républicain, car il reconnaît dans la nation une tradition légitime et vigoureuse, assise historique de l'ordre politique.

Face à une gauche en déclin, qui persiste à vouloir imposer sa loi au monde, on assiste depuis les années 1970, en réaction à la révolution cosmopolite, à un puissant renouveau « conservateur », c'est-à-dire contre-révolutionnaire, dans les pays occidentaux et même ailleurs, comme en Inde. Ce conservatisme – qui est le contraire de l'immobilisme – a un double aspect : il s'agit, d'une part, d'un conservatisme économique, attaché au droit de propriété et à la liberté d'entreprise, que nous nommons en France le **libéralisme**, et, d'autre part, d'un conservatisme social, ou

**traditionalisme**, représenté par tous ceux qui en appellent au peuple contre les idées cosmopolites de l'oligarchie et militent pour la famille, la patrie, la religion, la morale... La première de ces deux tendances – le libéralisme – domine la vie intellectuelle depuis que le marxisme a été discrédité, tout en donnant trop souvent dans l'idéologie cosmopolitique ; la seconde – le traditionalisme – puise sa force dans le sentiment populaire. Les idées libérales, qui trouvent dans l'économie leur terre d'élection, ont largement profité de la débâcle socialiste et ont contribué à l'accélérer. Le renouveau des valeurs de liberté et de tradition n'en est qu'à ses débuts. Pour continuer son long voyage, il lui faudra marcher sur ses deux pieds. En France, la renaissance de la tradition républicaine authentique s'appuie tout à la fois sur l'idéal de la nation et sur l'exigence de la liberté.

## LES DIX MAÎTRES À PENSER DU NATIONAL-LIBERALISME

Edmund **Burke** (1729-1797). Dans ses *Réflexions sur la révolution de France*, publiées en novembre 1790, Burke dénonçait l'esprit de système des révolutionnaires français et prédisait, avec une lucidité géniale, la cascade de catastrophes qui allait suivre. Défenseur des traditions, des préjugés légitimes, du respect dû à l'enseignement des ancêtres contre le pseudo-rationalisme des idéologues de la révolution, les soi-disant « philosophes des Lumières », le penseur irlandais est l'initiateur et l'inspirateur du courant contre-révolutionnaire, conservateur ou traditionaliste qui va se développer au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il ne tombe pas, quant à lui, dans l'obscurantisme et l'irrationalisme d'un Joseph de Maistre : il fait une critique rationnelle du pseudo-rationalisme. Très attaché aux libertés économiques – il est lié à Adam Smith –, ce libéral conservateur est le précurseur de Hayek. Sa

conception de l'homme n'est pas moins intéressante, quand il écrit, par exemple : « *L'art est la nature de l'homme* ».

*À lire :*

- *Reflections on the Revolution in France*, Pall Mall, Londres, 1790 ; *Réflexions sur la Révolution de France. Suivi d'un choix de textes de Burke sur la Révolution*, Hachette, coll. Pluriel, Paris, 1989 ;

*...ainsi que :*

- Bernard Mazin et le Club de l'Horloge, *Droite-gauche, un clivage dépassé ?*, éditions CDH, Paris, 1998.

Hippolyte **Taine** (1828-1893). Philosophe, historien et critique d'art français, cet immense auteur a fait justice de la mythologie révolutionnaire dans *Les Origines de la France contemporaine*, en montrant aussi que la dialectique jacobine était déjà en germe dans certaines tendances pseudo-rationalistes de l'esprit classique. Dans sa *Philosophie de l'art*, il fait voir dans l'œuvre des artistes le miroir de l'âme populaire, nous dirions : de l'identité nationale. Dans l'introduction à son *Histoire de la littérature anglaise*, il établit une distinction capitale entre la « race », le « milieu » et le « moment », qui permet de comprendre la société humaine comme un système bioculturel (voir, sur ce point, le livre d'Henry de Lesquen et du Club de l'Horloge, *La Politique du vivant*).

À lire :

- *Les Origines de la France contemporaine*, 1875-1893, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2 t, Paris, 1986 ; *Philosophie de l'art*, 1893, Fayard, Paris, 1985 ;

...ainsi que :

- Henry de Lesquen et le Club de l'Horloge, *La Politique du vivant*, Albin Michel, Paris, 1979 ;
- Bernard Mazin et le Club de l'Horloge, *Droite-gauche, un clivage dépassé ?*, éditions CDH, Paris, 1998.

Gustave **Le Bon** (1841-1931). Fondateur de la psychologie des foules, ce savant français, puissamment original dans les domaines les plus variés, a fait ressortir le rôle des phénomènes irrationnels dans la vie collective. Il a eu de nombreux disciples, tant parmi les hommes politiques – comme le général de Gaulle –, qui ont mis ses conceptions en pratique, que parmi les sociologues, comme Gabriel de Tarde, et, à travers celui-ci, l'ensemble des théoriciens qui ont réfléchi à la fonction des media dans les sociétés modernes. Le Bon a mis aussi en lumière la grande stabilité de la mentalité collective, de l'âme des peuples. À ce titre, il faut voir en lui l'un des principaux analystes de la notion d'identité.

*À lire :*

- *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Félix Alcan, Paris, 1894 ; Les Amis de Gustave Le Bon, Paris, 1978 ;

- *Psychologie des foules*, Félix Alcan, Paris, 1895 ; P.U.F., Paris, 1991 ;
- *Psychologie du socialisme*, Félix Alcan, Paris, 1898, 1912 ; Les Amis de Gustave Le Bon, Paris, 1977 ;

...ainsi que :

- Club de l'Horloge, *L'identité de la France*, Albin Michel, Paris, 1985 ;
- Henry de Lesquen et le Club de l'Horloge, *Penser l'antiracisme*, Godefroy de Bouillon, Paris, 1996.

Vilfredo **Pareto** (1848-1923). Économiste et sociologue italien, Pareto a traité de l'étude des faits sociaux avec une extrême rigueur et lui a donné une méthode objective qui fait apparaître les vices intellectuels des idéologies inauthentiques de la gauche. Dans un ouvrage publié en 1902 et 1903, il démontre que les divers « *systèmes socialistes* » reposent sur des hypothèses arbitraires et des raisonnements sophistiqués, qui tiennent, pour une large part, à la confusion des mots employés. Sous des apparences scientifiques, le socialisme est un ersatz de religion. Plus généralement, Pareto distingue, dans son *Traité de sociologie générale*, les « *résidus* », souvent contraires à la raison, qui sont le fond des phénomènes sociaux, et ceux-ci, qui en sont les « *dérivées* », qui en procèdent par « *dérivation* ». Une pensée politique qui veut prendre conscience de ses présupposés ne peut ignorer Pareto.

*À lire :*

- *Les Systèmes socialistes*, V. Giard et E. Brière, Paris, 1902 ; Droz, Genève, 1978 ;
- *Trattato di sociologia generale*, G. Barbera, Florence, 1916 ; *Traité de sociologie générale*, Droz, Genève, 1968 ;

*...ainsi que :*

- Yves Montenay et le Club de l'Horloge, *Le socialisme contre le tiers monde*, Albin Michel, Paris, 1983 ;
- Club de l'Horloge, *Socialisme et fascisme : une même famille ?*, Albin Michel, Paris, 1984 ;
- Club de l'Horloge, *Socialisme et religion sont-ils compatibles ?*, Albatros, Paris, 1986 ;
- Pierre Millan et le Club de l'Horloge, *Le refus de l'exclusion, nouvelle expression de l'utopie égalitaire*, Lettres du monde, Paris, 1995.

Ludwig **von Mises** (1881-1973). Ce grand économiste, théoricien des questions monétaires, est un des plus éminents représentants de l'école autrichienne d'économie politique, fondée par Carl Menger et Eugen von Böhm-Bawerk, et illustrée après lui par Friedrich August von Hayek. Mises fut le premier à démontrer, dans un article publié en 1920, que « le socialisme ne marchait pas ». En effet, en l'absence de marché des capitaux, il n'existe aucun moyen, pour l'autorité centrale chargée de la planification, d'établir la valeur des biens de production. Son analyse de l'interventionnisme, du dirigisme, de la bureaucratie est aussi très pertinente.

Bien qu'il ne soit pas un « austro-libertaire » à proprement parler, puisqu'il admet la nécessité de l'État, Mises est cependant un libéral utopique, étranger aux considérations qui dépassent le strict individualisme. Sa conception de l'homme et de la société ne peut donc être acceptée (voir sur ce point, dans le livre du Club de l'Horloge, *L'Identité*

de la France, le chapitre « Libéralisme national ou libéralisme utopique »). Mais les excès mêmes de cette vision ultra-libérale ont une valeur heuristique, en faisant apparaître qu'il y a souvent des solutions privées à des problèmes qu'on a l'habitude de confier à l'État.

*À lire :*

- *Le socialisme*, Librairie de Médecis, Paris, 1952 ;
- *Bureaucracy*, William Hodge & Co, Londres, 1944 ; *La bureaucratie*, Librairie de Médecis, Paris, 1946 ;

*...ainsi que :*

- Club de l'Horloge, *Le péril bureaucratique*, éditions CDH, Paris, 1980 ;
- Club de l'Horloge, *Socialisme et fascisme : une même famille ?*, Albin Michel, Paris, 1984 ;
- Georges Berthu et le Club de l'Horloge, *Vive la propriété !*, Albin Michel, Paris, 1984 ;

- Club de l'Horloge, *L'identité de la France*, Albin Michel, Paris, 1985 ;
- Club de l'Horloge, *Socialisme et religion sont-ils compatibles ?*, Albatros, Paris, 1986.

Carl **Schmitt** (1888-1985). Ce grand politiste allemand a montré que l'« ennemi » – la reconnaissance de l'ennemi, la distinction de l'ami et de l'ennemi – était le critère du politique et lui assurait un domaine propre, de même que le sacré est le critère de la religion, le beau celui de l'art, etc. Les conceptions de Carl Schmitt sont fondamentales pour juger des choix stratégiques.

*À lire :*

- *Der Begriff des Politischen*, Duncker & Humblot, Berlin, 1963 ; *La Notion de politique. Suivi de Théorie du partisan*, préface de Julien Freund, Calmann-Lévy, Paris, 1972 ;
- *Theorie des Partisanen. Zwischenbemerkung zum Begriff des Politischen* [Théorie du partisan. Remarques sur le concept de politique], Duncker & Humblot, Berlin, 1963 ;

...ainsi que :

- Bernard Mazin et le Club de l'Horloge, *Droite-gauche, un clivage dépassé ?*, éditions CDH, Paris, 1998.

Friedrich August **von Hayek** (1899-1992). Économiste et philosophe autrichien, disciple de Mises, Hayek a obtenu le prix Nobel de sciences économiques en 1974. Étendant les méthodes utilisées en économie par l'école autrichienne, il montre la fonction irremplaçable des institutions et des traditions dans une société complexe. Il dénonce, sous le nom de « *constructivisme* », l'illusion pseudo-rationaliste de ceux qui prétendent édifier une société parfaite en faisant table rase du passé.

À lire :

- *The Road to Serfdom*, University of Chicago Press, 1943 ; *La Route de la servitude*, P.U.F., Paris, 1985 ;
- *Law, Legislation and Liberty*, University of Chicago Press, 1973 ; *Droit, législation et liberté*, P.U.F., coll. Libre échange, Paris, t. 1, 1992, t. 2, 1986, t. 3, 1989 ;

...ainsi que :

- Club de l'Horloge, *Rompre avec 50 ans de socialisme*, 1936-1986, Contrepoints, Paris, 1985 ;
- Pierre Millan et le Club de l'Horlog, *Le refus de l'exclusion, nouvelle expression de l'utopie égalitaire*, Lettres du monde, Paris, 1995.

Konrad **Lorenz** (1903-1989). Considéré comme le fondateur de l'éthologie – branche de la biologie qui étudie le comportement animal et humain –, ce savant autrichien reçut le prix Nobel de médecine et de physiologie en 1973. Il a mis en évidence la richesse et la puissance des instincts sous-jacents dans l'action humaine, qui sont paradoxalement à l'origine de la liberté, en raison du potentiel énergétique qu'ils contiennent. L'éthologie réfute aussi bien le « comportementalisme » (*behaviorism*) de Watson, lequel niait les instincts, que la psychanalyse de Freud, qui faisait tout dériver de la sexualité.

À lire :

- *Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression*, Dr. G. Borotha-Schoeler Verlag, Vienne, 1963 ; *L'Aggression, une histoire naturelle du mal*, Flammarion, coll. Champs, Paris, 1977 ;

- *Die Rückseite des Spiegels. Versuch einer Naturgeschichte menschlichen Erkennens*, Piper, Munich, 1973 ; *L'Envers du miroir – Une histoire naturelle de la connaissance*, Flammarion, coll. Champs, Paris, 1990.

...ainsi que :

- *Henry de Lesquen et le Club de l'Horloge, La Politique du vivant*, Albin Michel, Paris, 1979.

Jacques **Monod** (1910-1976). Biologiste français, prix Nobel de médecine et de physiologie en 1965, Jacques Monod a déchiffré le code génétique. Dans *Le Hasard et la nécessité*, il a montré que le « *postulat d'objectivité de la nature* », qui est le fondement de toute démarche authentiquement scientifique, était incompatible avec le marxisme et que celui-ci pouvait être regardé, en conséquence, comme un animisme, c'est-à-dire comme une superstition. Il est permis, cependant, de ne pas suivre Monod dans ses penchants réductionnistes, lorsqu'il extrapole ses conclusions épistémologiques pour nier la transcendance.

*À lire :*

- *Le Hasard et la nécessité – Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Seuil, coll. Points, Paris, 1970 ;

*...ainsi que :*

- Henry de Lesquen et le Club de l'Horloge, *La Politique du vivant*, Albin Michel, Paris, 1979.

Julien **Freund** (1921-1993). Politologue et philosophe français, disciple de Carl Schmitt, Julien Freund est le grand théoricien de la chose politique, qu'il a décrite dans ses diverses dimensions, en refusant toute complaisance envers les idéologies inauthentiques de la gauche.

*À lire :*

- *L'Essence du politique*, Sirey, Paris, 1965, 1981 ;

*...ainsi que :*

- Michel Leroy et le Club de l'Horloge, *L'Occident sans complexes*, éditions Vertiges du nord/Carrère, Paris, 1987 ;
- Yvan Blot et le Club de l'Horloge, *La démocratie confisquée*, Jean Picollec, Paris, 1989 ;
- Ivan Chiaverini et le Club de l'Horloge, *La démocratie locale, un pari pour la France*, éditions CDH, Paris, 1990.

Achevé d'imprimer en mai 2024  
par l'imprimerie FRAG, Paris 6<sup>e</sup>.